

Rome, 1956

J'ai vu la Terre sainte

La pierre trouée

Survolant la côte toute bleue du golfe de Beyrouth, je contemplais la ville, récemment ébranlée pas un tremblement de terre, adossée à des collines constellées de milliers de petites maisons. L'avion se dirigeait vers la mer pour prendre de l'altitude et passer, en revenant vers la côte, au-dessus des premières montagnes de Palestine. Je n'imaginai pas alors quelle incidence Jérusalem et les Lieux saints allaient avoir sur moi.

Je ne m'y rendais pas en pèlerinage. Certes, des noms comme Bethléem, Jéricho, Jérusalem, Béthanie, ne me laissaient pas indifférente, mais le but premier de ce voyage était un devoir à accomplir.

Depuis Rome, j'étais en compagnie de quelques amis qui m'accompagnaient dans mon voyage si bien que, lorsque le bimoteur qui nous emportait de Beyrouth à Jérusalem atterrit, après un vol intrépide au-dessus des montagnes du Liban, couvertes de neige, sur laquelle se détachait le Mont Hermon, l'amie qui m'attendait nous fit monter dans deux taxis qui se dirigèrent vers Jérusalem.

La joie de nous retrouver après une longue séparation, l'échange de nouvelles de part et d'autre, m'empêchèrent de me rendre compte du chemin parcouru, quand brusquement on nous invita à descendre, les voitures ne pouvant aller plus avant. Il fallait maintenant continuer à pied.

C'était une vieille rue de Jérusalem, qui montait, entrecoupée de temps en temps de marches de pierre à gravir. Une rue misérable, large peut-être de trois mètres, où résonnaient les cris des marchands qui, de chaque côté, vantaient leur marchandise. Elle exhalait une odeur, mélange de sueur, de détrit, de peaux d'animaux, de fruits parfumés et de pâtisseries multicolores. La foule déambulait, jouait des coudes, vêtue des costumes les plus variés de l'Orient et de l'Occident. Les boutiques étaient installées sous les arcades des maisons antiques, presque dans des sous-sols, sous de vieilles voûtes qui rendaient l'atmosphère encore plus sombre. Avec la foule bigarrée, avec les mouches qui bourdonnaient autour des gâteaux, il y avait aussi chèvres et moutons. Sous le turban de couleur blanche dénoué, des visages d'hommes sombres, plus ou moins résignés à cette vie de misère. Des visages invisibles de femmes aussi, couverts d'un voile noir.

Nous montions, et tout au long de ce *bazar*, de temps en temps, l'ami – notre ami aussi désormais – nous indiquait une porte un peu plus propre que les autres, porte de chapelle sans doute, bien que fort peu de chose la distinguât des maisons voisines, et nous disait : « Voici une station, ici la troisième, là la quatrième... Ici Jésus rencontra Marie, là Simon de Cyrène ¹... »

De toute évidence, cette rue était la *via crucis*, le chemin de croix que Jésus parcourut jadis. Et elle était demeurée une *via crucis* pour ceux qui y habitaient et ceux qui y passaient.

Quelques mètres plus loin, on nous annonça : « Nous sommes arrivés au sépulcre. Ici, dans cette église, à la charpente robuste, vraiment laide, se trouve ce que l'on peut imaginer de plus sacré : le calvaire et le sépulcre ».

À vrai dire, j'étais un peu préparée à affronter ce lieu, parce que la dernière partie du chemin m'avait inspiré un vif sentiment de douleur et presque d'effarement. Il me semblait que Jésus était encore entre les mains de ses bourreaux et que des luttes sans fin avaient empêché ceux qui en avaient le droit de garder, avec amour et vénération, ces pierres, ces lieux où il était passé.

¹ Fixées par une très ancienne tradition populaire, le long du chemin parcouru par Jésus pour monter jusqu'au Calvaire, elles sont objet de grande vénération de la part des fidèles.

Nous entrâmes. Le chemin dans l'église, je n'en garde pas souvenir. nous empruntâmes un petit escalier étroit, au marbre poli par les millions de pèlerins qui l'avaient gravi, et nous nous trouvâmes en face d'un autel. Les Grecs orthodoxes et les Arméniens pouvaient également y célébrer leurs offices.

Un guide nous montra un trou, à travers une vitre qui protégeait un rocher, et nous dit : « C'est dans ce trou que fut plantée la croix ».

Soudain, sans nous être concertés, nous nous trouvâmes tous à genoux.

Je me recueillis un instant.

Dans ce trou avait été plantée la croix... *la première croix.*

S'il n'y avait pas eu cette première croix, ma vie, la vie de millions de chrétiens qui suivent Jésus en portant leur croix, mes souffrances, les souffrances de millions de chrétiens n'auraient pas eu de nom, n'auraient pas eu de sens. C'est lui qui, élevé ici en croix comme un malfaiteur, donna valeur et raison d'être à l'océan d'angoisse qui envahit l'humanité en chacun de ses membres, et parfois la submerge.

Je ne dis rien à Jésus à ce moment-là. Cette pierre trouée avait tout exprimé.

J'ajoutai seulement, comme un enfant extasié : « C'est ici, Jésus, que je veux, à nouveau, planter ma croix, nos croix, les croix de tous ceux qui te connaissent et de tous ceux qui ne te connaissent pas. »

Je sortis du sépulcre avec un sentiment bien différent de celui que j'avais en entrant. J'étais confiante, pleine d'espérance : un jour peut-être ce ciel de Jérusalem, qui aujourd'hui couvre une multitude de frères éloignés les uns des autres, entendra-t-il à nouveau, si quelqu'un demande à voir un frère qui n'est encore pleinement uni, les paroles de l'ange à Marie-Madeleine : « Il est ressuscité, il n'est pas ici ². »

Les pierres qui parlent

Mon séjour en Palestine a duré sept jours, au cours desquels j'ai eu le loisir de voir, à Jérusalem même, et aux alentours, bien des lieux saints.

Je ne me souviens pas de l'itinéraire des visites, mais les lieux se sont profondément gravés dans ma mémoire : Bethphagé, le *Gallicantus* – l'endroit où avait chanté le coq –, l'escalier de pierre du testament de Jésus, le jardin de Gethsémani, la forteresse Antonia, où Pilate exposa Jésus au public en disant : « Voici l'homme ³ ! », le lieu de l'Assomption de la Vierge, qui appartient aujourd'hui aux Grecs orthodoxes, l'endroit où eut lieu l'Ascension, enfermé dans un kiosque qui dépend des musulmans ; puis Béthanie et la route qui va de Jérusalem à Jéricho, mentionnée dans la parabole du bon Samaritain ; ensuite Bethléem...

Une longue série de noms très doux au cœur, que ni la vie ni la mort ne parviendront à effacer.

Le soir tombé, lorsque je levais les yeux vers le ciel ruisselant d'étoiles chargées de lumière, des cieux comme on ne peut les imaginer ailleurs, je ressentais comme une affinité étrange, mais logique, entre le firmament et ces lieux.

Emmaüs nous accueillit par un après-midi ensoleillé. Je me rappelle les pierres du chemin où Jésus était passé entouré de ses disciples, et de l'accueil vraiment fraternel des Franciscains du lieu. Envers les pèlerins, ils désiraient se montrer aussi accueillants que le furent un soir les deux disciples avec Jésus. Ils nous offrirent tout ce dont nous avons besoin, après une visite au saint lieu, avec un large sourire et de bon cœur. À la fin, ne sachant plus que nous donner, ils nous offrirent des fleurs. Lorsque nous montâmes en taxi pour regagner Jérusalem, une lumière rouge et or nimbait le lieu, et l'inscription

² Mc 16, 6

³ Jn 19,5.

qui domine la grille d'entrée : « Reste avec nous, car le soir tombe ⁴ » fit éprouver à tous les présents, émotion et divine nostalgie.

Béthanie, j'y allai par une belle journée ensoleillée et, alors que je gravissais les ruelles qui mènent à la tombe de Lazare, il me semblait entendre les paroles de Jésus à Marthe : « Marthe, tu t'inquiètes et t'agites pour bien des choses. Une seule est nécessaire ⁵... »

Je visitai Bethphagé, où je vis la pierre, que l'on vénère encore, sur laquelle Jésus aurait posé le pied pour monter sur l'âne qui devait le conduire à Jérusalem, au milieu des rameaux d'oliviers et des acclamations de la foule.

Le magnifique jardin de Gethsémani me vit recueillie et attristée dans l'église bien tenue, décorée avec goût, dont les vitraux diffusent une lumière violette ; en son centre se trouve une pierre, éclairée par une lumière rouge, qui rappelle le sang de Jésus. Jésus ! Il me semblait le voir, mais je n'osais l'imaginer.

Puis le *Gallicantus*, où le coq chanta, et le petit escalier, encore en bon état, à ciel ouvert, dans le vert clair des prés qu'il longe et celui plus sombre des arbres ; il conduit de Sion au torrent du Cédron.

C'est là que le Maître, le cœur plein de tendresse envers ses disciples, choisis par le ciel certes, mais oh ! combien fragiles encore et incapables de comprendre, éleva sa prière vers le Père en son nom et au nom de tous ceux pour lesquels il était venu et allait mourir : « Père saint, garde-les en ton nom que tu m'as donné, pour qu'ils soient un comme nous sommes un ⁶. » C'est là que Jésus avait invoqué le Père pour qu'il fasse de nous *ses enfants*, même si nous en étions loin, par notre faute, pour qu'il nous rende *frères les uns des autres*, dans l'unité la plus forte, celle de Dieu.

Je vis bien d'autres endroits, parcourus bien des routes que Jésus avait empruntées, observai les lieux qu'il avait observés, et tant de pierres me passèrent sous les yeux, encore et encore...

Chaque pierre me disait un mot, bien plus qu'une parole, si bien qu'à la fin mon âme était submergée, toute empreinte de la présence de Jésus.

Je me souviens très nettement que, le septième jour, j'avais complètement oublié mon pays, mes parents, mes amis, en un mot, tout. J'étais là, immobile et heureuse, spirituellement stupéfiée au milieu de toutes ces pierres, sans rien d'autre à faire que de demeurer là et adorer. Adorer, l'esprit affermi en l'Homme-Dieu, que ces pierres m'avaient expliqué, dévoilé, chanté et exalté !

Une seule pensée me donna le courage de retourner en Europe. Dans mon pays aussi, il y avait un endroit qui valait bien davantage que tous ces lieux, car je pouvais y trouver Jésus vivant : le tabernacle, chaque tabernacle qui contient Jésus eucharistie.

Tandis que l'avion nous emportait, je pensai et méditai. Pour la première fois, je compris pourquoi certains musulmans se crèvent les yeux après avoir vu la Mecque et les lieux qui leur sont sacrés, parce que, selon eux, ils n'ont plus rien à voir de mieux ensuite.

Ce n'est pas notre cas. Avec le Dieu des vivants, nous pouvons garder les yeux ouverts, *même après avoir vu la Terre sainte*, pourvu que nous ne voyions *que Jésus*, Jésus dans l'eucharistie, Jésus en nos frères, Jésus dans les circonstances joyeuses ou tristes de la vie.

(de Chiara Lubich, *Scritti Spirituali/1 : L'attrattiva del tempo moderno*³, Citta Nuova Editrice, p.172-179. traduit en français in : *28 Histoires vraies*, Nouvelle Cité p. 37-47)

⁴ Lc 24, 29

⁵ Lc 10,42.

⁶ Jn 17,11.